

pas permis de faire un péché véniel, quand par là on devrait convertir tous les pécheurs. — Mais s'il en est ainsi, il vaudrait mieux pour nous nous enfermer entre quatre murs, loin de toute occasion de pécher, que de nous jeter au milieu des dangers du monde pour instruire les enfants. — Vous raisonnez mal ; car l'éducation des enfants, loin de vous mettre dans la nécessité d'offenser Dieu, vous offre, au contraire, les moyens les plus propres pour éviter le péché et vous fournit l'occasion de le combattre et de le détruire, non seulement dans vous-même, mais encore dans les autres. — Mon Père, le péché étant un si grand mal, je crois que le meilleur et le plus sûr pour chacun, c'est de s'en préserver soi-même et de prendre pour cela les moyens les plus efficaces, en embrassant un genre de vie qui nous sépare entièrement du monde, même des enfants, puisque notre emploi auprès d'eux nous expose à plusieurs fautes que nous pourrions éviter en ne nous occupant que de nous-mêmes. — Ici encore, mon cher ami, vous vous trompez ; car pour éviter une faute, il ne faut pas tomber dans une autre plus grande encore, ce que vous feriez en ne répondant pas à votre vocation, en ne pensant qu'à vous, en devenant égoïste et en manquant à la charité que vous devez avoir pour le prochain. Que diriez-vous d'un homme qui, se trouvant dans une maison qu'un incendie dévore, se contenterait de fuir pour sauver sa vie, et laisserait périr au milieu des flammes ses frères et ses amis, qu'il pourrait sauver en s'exposant un peu ? Lorsqu'un danger nous menace et que nos frères y sont aussi exposés, il ne suffit pas de le fuir et de l'éloigner de nous, la charité demande encore que nous en préservions nos frères. D'ailleurs, le motif principal qui doit nous porter à fuir et à détester le péché, c'est qu'il offense Dieu. Or le péché offense Dieu dans tous les hommes, de sorte que si nous ne le haïssions qu'en nous-mêmes et non dans nos frères, si nous ne cherchons qu'à nous en préserver nous-mêmes, et si nous ne travaillons pas à le faire éviter aux autres, outre que nous

n'aimons pas Dieu, nous ne haïssons et nous ne détestons qu'imparfaitement le péché. Nous ne le fuyons qu'à cause des maux qu'il nous attire, au lieu de le craindre, de le combattre et de l'éviter, parce qu'il déplaît à Dieu et qu'il est la cause des souffrances et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Tels étaient les sentiments de notre pieux fondateur sur le péché véniel. Puissent les Petits-Frères de Marie s'en pénétrer profondément, et, à l'exemple de leur Père, craindre et fuir le péché plus que tous les maux du monde !

CHAPITRE QUATORZIÈME

Son amour pour le travail.

L'HOMME est né pour le travail, dit le Saint-Esprit dans Job, comme l'oiseau est né pour voler. L'homme n'est pas seulement obligé au travail par le fond de sa nature, il l'est encore par un ordre particulier de Dieu. En effet, l'Écriture dit qu'après avoir créé Adam, Dieu le plaça dans le paradis terrestre, afin qu'il y travaillât et qu'il le gardât. De plus, après la perte de son innocence, cette loi fut fortifiée par un nouveau commandement que Dieu lui fit de manger son pain à la sueur de son front et de cultiver la terre par le travail de ses mains. Notre pieux fondateur, en nous faisant une règle du travail, ne nous a donc pas fait une nouvelle loi, il a seulement rappelé celle que Dieu nous a imposée par son autorité souveraine. Mais ici, comme tou-

jours, notre bon Père nous instruit par son exemple et se soumet le premier à ce qu'il demande de nous. Le travail ne fut jamais pour lui une peine, et dès son enfance il s'y livra avec goût. Nous l'avons vu dans la maison de ses parents s'essayer à tout et réussir à tout. Comme il était très intelligent, naturellement adroit, et qu'il travaillait avec ardeur et application, il se forma sous son père et plus encore par sa seule industrie aux états les plus indispensables de la vie, tels que l'agriculture, la maçonnerie, la menuiserie, etc. Plus tard, cette aptitude pour ces divers travaux fut extrêmement utile à la congrégation et lui permit de faire par lui-même, aidé de ses frères, beaucoup de choses qui auraient occasionné d'énormes dépenses à la communauté, s'il avait fallu les faire faire par des ouvriers de profession. C'est ainsi qu'il construisit lui-même la maison de la Valla, et qu'à l'Hermitage une bonne partie des constructions fut exécutée de la même manière, ainsi que les réparations, l'ameublement de la maison, la clôture et les embellissements de la propriété. Son amour pour le travail et plus encore son humilité le portaient à mettre la main à tout. Faire un mur avec les maçons, un galandage avec les plâtriers, un meuble, un plancher avec les menuisiers, extraire des pierres avec les mineurs, travailler au jardin, défricher un champ, porter des pierres, du fumier, tout lui était égal, rien n'était au-dessous de lui ; et, dans ces divers travaux, il se distinguait toujours par son habileté et la quantité d'ouvrage qu'il faisait. Les meilleurs ouvriers s'accordaient à dire qu'il n'y avait pas moyen de lutter avec lui, et qu'il faisait toujours plus de travail qu'aucun d'eux. Son exemple animait les plus lâches, tous travaillaient autour de lui, et personne n'osait rester oisif ou refuser un emploi, quelque pénible ou quelque vil qu'il fût.

Un jour qu'il travaillait avec des ouvriers terrassiers, le chef, qui était un homme fort, courageux, et qui avait la réputation de ne reculer devant aucune difficulté, lui dit :

« Mon Père, nous avons renoncé à couper ce rocher, car cette pierre est d'une telle dureté que nous perdions notre temps. » Le Père, qui voulait absolument que ce rocher fût coupé, parce qu'il en suintait de l'eau contre le bâtiment, ce qui rendait les appartements malsains, lui répondit en riant : « Quoi ! vous n'avez pas plus de cœur que cela ! Je ne m'étonne pas que vous ne puissiez couper ce rocher, car vos coups sont si faibles qu'ils ne perceraient pas la semelle de mes souliers. » Puis, s'adressant à un autre : « Et vous, lui dit-il, vous n'avez pas plus de courage qu'une poule qui a passé la nuit dans l'eau. » Cette raillerie piquante, jointe à son exemple, eut tout son effet. Les ouvriers, le voyant s'armer d'un pic et frapper le rocher avec une telle force que les pierres volaient en éclats, saisissent eux-mêmes leurs instruments et se mettent au travail avec tant de courage que le lendemain cette masse de pierre avait disparu.

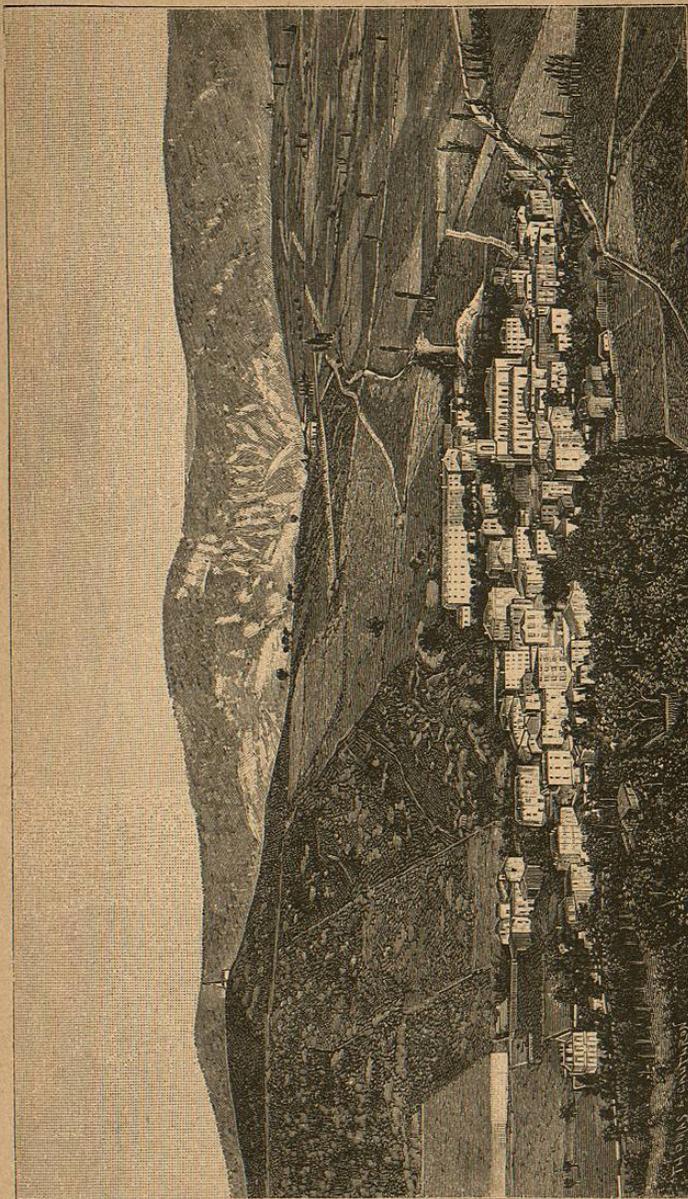
Il est inutile de dire qu'il s'occupait moins par goût que par nécessité au travail manuel, et que c'était là la moindre de ses occupations. S'appliquer à l'étude, instruire et former ses frères, faire sa correspondance, suivre toutes les parties de l'administration de son institut, visiter les écoles, élaborer, étudier, méditer les règles qu'il voulait donner à sa communauté, rendre raison à toutes sortes de personnes qui avaient des affaires à traiter avec lui, voir les frères et les postulants en particulier pour leurs besoins et leur conduite personnelle : telles étaient les occupations qui remplissaient sa journée, ou plutôt qui ont rempli toute sa vie, épuisé ses forces, usé sa forte constitution, et qui l'ont conduit au tombeau avant le temps où, naturellement, il aurait dû y descendre s'il avait su se ménager et si sa tâche eût été moins dure.

Disons maintenant ce qu'il a fait pour inspirer aux frères l'amour du travail et l'horreur de l'oisiveté. Indépendamment de la loi commune qui soumet tous les hommes au travail, la vie religieuse étant, par sa nature, une vie de dévouement, de pénitence et de mortification, est, par là

même, une vie de travail et de fatigue. C'est ce que le Père ne manquait jamais d'annoncer aux postulants lorsqu'il les recevait. La première disposition qu'il demandait d'eux était l'amour du travail ; la première épreuve à laquelle il les soumettait était celle du travail manuel ou autre ; et il renvoyait sans ménagement quiconque ne pouvait la supporter, quiconque était reconnu craindre le travail, ou, comme il le disait, avoir mal *aux coudes*. Cette conduite de notre vénéré Père est de tout point conforme à celle des fondateurs des anciens ordres religieux, qui regardaient tous l'amour du travail comme une disposition indispensable pour être reçu en religion. Saint Jérôme, saint Benoît et Cassien assurent que la paresse était un cas d'exclusion dans toutes les communautés qui existaient de leur temps. Dans les ordres religieux qui sont survenus depuis, on n'a pas été moins sévère sur ce point important, et partout l'amour du travail a été regardé comme une disposition absolument nécessaire pour être admis en religion.

Le but de l'institut étant de donner l'éducation chrétienne aux enfants, il s'ensuit naturellement que la grande occupation des frères est l'étude et l'enseignement. Mais, comme la règle les oblige à prendre soin de leur temporel et qu'un petit exercice leur est nécessaire, à l'étude et à l'enseignement ils doivent joindre le soin du ménage et la culture du jardin. Pour les préparer et les former à ces divers offices, pendant le noviciat, on partage leur temps de manière à les exercer un peu à tout. Ainsi, on les occupe à l'étude, à la culture du jardin, aux travaux de la cuisine, à l'entretien de la propreté, à tous les divers ouvrages qui peuvent se présenter dans une maison. Le Père voulait que chaque frère, que chaque postulant passât, autant que possible, par tous ces divers offices, et qu'il apprît à les remplir convenablement et selon l'esprit de l'institut. Pour cela, il exigeait particulièrement trois choses :

1° Que chacun reçût avec une entière soumission l'emploi qui lui était désigné et n'en désirât pas d'autre ;



COMMUNE DE LA VALLA ET SES ENVIRONS, ÉTAT ACTUEL.